



Le paradis de Serge Moati

Villa Jasmin

Le réalisateur et journaliste Serge Moati est né « après la bataille », en 1946.

Dans son roman *Villa Jasmin*, il retrace la période de la guerre qu'il n'a pas connue à travers le destin de son père, qui fut déporté avant d'être libéré.

« Faire surgir un monde englouti »

Comme au générique d'un film, *Villa jasmin* s'ouvre sur une vieille photographie prise à Tunis. Un homme la regarde et se souvient. Le cliché lui suffit à faire surgir un monde englouti, coloré et joyeux, à reformer le puzzle d'une histoire familiale brisée par l'Histoire.

Le narrateur, omniprésent, navigue à sa guise dans le temps et dans l'espace. Il retrouve avec ses parents les jours heureux d'avant sa naissance, l'odeur têtue du jasmin de la Tunisie du Protectorat, la nonchalance de l'avant-guerre. C'est la douce présence de sa mère, Odette, le courage de son père, Serge, un juif, socialiste et franc-maçon. C'est l'Occupation, quand le drapeau nazi flotte sur la villa et qu'un jeune fasciste français règne cruellement sur le pays. C'est la résistance du père, déporté en Allemagne, relâché par miracle et libérateur de Paris.

Dans une fresque qui mêle, des deux côtés de la Méditerranée, les collabos de Paris et les combattants antifascistes, les Allemands et leurs victimes, *Villa jasmin* dévoile des aspects peu connus de la colonisation et de la Seconde Guerre mondiale. Mais c'est aussi un chant d'amour offert par l'auteur à la mémoire de ceux, exilés du côté de la Mort, qui ne cessent de frapper à la porte des vivants, contre l'oubli.

(Texte de la quatrième de couverture)

Tuer la mort

« Excuse-nous, Henry (prénom officiel de l'auteur). On sait que tu nous en veux. Mais, on a fait un voyage amoureux du côté du pays des morts... On est parti, mais, tu vois, on revient. Aujourd'hui, on sait que tu écris ces lignes, et on est là, derrière toi... Fais nous vivre. Convoque-nous. Raconte-nous. Et comme tu ne sais pas grand-chose, brode... » (p. 21).

« En écrivant, je venge sa mémoire (celle du père), par le moyen le plus simple du monde, je le fais revivre, lui qui a eu une vie trop courte, et je tue la mort, je suis plus fort qu'elle » (p. 91).

« A Tunis, il faisait doux. Un peu humide, en hiver, mais enfin c'était le paradis. Je me souviens de La Marsa, de Sidi Bou Saïd et de Kéréddine, des maisons de plage, des bains de mer et du sable fin et si chaud qui brûle les pieds. Je me souviens du paradis. » (p. 200)

Sources : Serge Moati, *Villa Jasmin* Fayard, 2003.

Extraits reprise du site www.afkaronline.org.

www.afkaronline.org/francais/archives/juill-aout2003/chater.html